

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

Un faux pas qui rassure



Il y a un an, nous exprimions ici notre inquiétude en constatant qu'une tendance à la "banalisation" des crimes nazis commençait à se manifester en République fédérale d'Allemagne, tout en reconnaissant que nombre d'intellectuels et d'historiens allemands n'y participaient pas.

Or, le mois dernier, le président du Bundestag M. Jenninger, à l'occasion du 50^e anniversaire de la "Nuit de cristal", s'est livré à une "explication" du succès du nazisme que tout le monde, des deux côtés du Rhin, a préféré attribuer à la maladresse plutôt qu'à une tentative de justification.

Tout de même, l'énumération extensive des bienfaits apportés à l'Allemagne par Hitler, aggravée par une description choquante de la situation et du rôle des juifs sous le régime de Weimar, n'était pas ce qu'on aurait attendu d'un homme politique de haut rang, ami du chancelier Kohl de surcroît.

Soyons justes : les premiers scandalisés par les paroles de M. Jenninger ont été les Allemands. Tous les groupes parlementaires, de gauche comme de droite, ont manifesté aussitôt leur indignation. Et, après s'être consultés, ils ont estimé que la démission du président du Reichstag s'imposait. Ce dernier, alléguant qu'on l'avait mal compris et le déplorant, s'est incliné.

Pour nous, la consternation causée en République fédérale par cet événement a quelque chose de réconfortant. La tentation est si forte, chez les hommes comme chez les nations, de trouver des excuses à leurs fautes ou à leurs crimes, qu'on peut en savoir gré à ceux qui y résistent. Et, si l'affaire ne nous concerne pas directement, elle nous apporte cependant une preuve que le "révisionnisme" n'a pas progressé en R.F.A. et l'espoir que s'il s'effectue jamais ce ne sera pas dans le sens du mensonge.

Il y a 45 ans, l'année 1943

Fidèle à son rôle, la Mission permanente aux commémorations et à l'information historique du Secrétariat d'Etat chargé des Anciens Combattants a fait, le 16 novembre dernier, un grand survol de l'année 1943.

Le général Simon, ouvrant la séance du matin, a salué l'assistance et exprimé les regrets de M. Jean Marin, retenu à la chambre pour raisons de santé. Puis il donne la parole au ministre. Quelques mois de charge, nous dit ce dernier l'ont convaincu de l'importance de l'information historique. "On nous reprochera sans doute dit-il, de ne pas évoquer tous les événements d'une année qui vit le tournant de la guerre, mais ce n'est pas possible. D'ailleurs, l'important est que ceux qui ont fait l'histoire parlent et soient entendus, surtout par les jeunes afin que les valeurs dont ils témoignent ne soient pas perdues".

Sur sa demande M. Guy Pédroncini nous brosse alors un tableau de la situation internationale. Après avoir fait remarquer que l'importance des événements n'apparaît pas toujours sur le moment, il nous cite les faits les plus marquants selon lui.

Tout d'abord les conférences interalliées : celle d'Anfa, en janvier, où furent traitées les

questions intéressant l'Afrique du Nord, celle de Casablanca où fut décidée la date du débarquement de 1944, la campagne d'Italie et l'exigence d'une capitulation sans conditions des forces de l'Axe, celle de Québec en août, où furent mis au point les débarquements en Normandie et en Provence, enfin celle de Téhéran en décembre, où la priorité fut donnée à un deuxième front.

Les principaux faits, ensuite, sont : la campagne de Tunisie, la capitulation de l'Italie, Stalingrad où la reddition de von Paulus démontra que l'armée allemande n'était pas invincible, la promesse de la bombe atomique.

C'est M. Laurain qui nous parle de la campagne de Tunisie, à laquelle il a participé, et sur laquelle il a écrit un livre. Jeune Mosellan, il a quitté son pays, que les Allemands venaient d'annexer et a gagné Tunis sur un des derniers bateaux pour s'engager au 34^e bataillon du génie. La confusion règne en Afrique du Nord. Les 5 000 hommes qui nous restent ont longtemps balancé entre la neutralité, le ralliement aux Alliés ou à Vichy. C'est le débarquement américain qui fera pencher la balance.

En mars 1943, les forces franco-britanniques passent à l'offensive avec un énorme matériel (anglais) et obligent von Arnim à capituler. Bilan : l'armée d'Afrique, à laquelle les F.F.L. se sont joints, n'a pas d'avions, pas d'armes, mais elle a appris à combattre sans défaillances. Elle amorce la création de la I^{re} Armée commandée par de Lattre et crée un tremplin vers l'Italie.

En juin, le Comité français de Libération nationale (12 membres) est créé à Alger. Il sera remplacé en juin 1944 par le Gouvernement provisoire de la République française. Maurice Couve de Murville, qui y eut la charge des Finances, est tout indiqué pour en parler.

Ils nous raconte les démêlés entre alliés au sujet des territoires libérés, encore nommés "empire colonial". Pour Churchill, il était normal qu'ils soient gouvernés par le Comité français, mais Roosevelt n'en voulait à aucun prix. Il avait conclu un accord avec Darlan, mais Darlan fut assassiné. Restait Giraud, soutenu par Washington. D'où d'interminables discussions et de manigances dont de Gaulle sortit vainqueur (Giraud étant chargé des questions militaires). Issue à laquelle, Roosevelt dut finir par se résigner. Le Comité fut reconnu par les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'U.R.S.S.



Joyeux Noël et Bonne Année à toutes nos camarades, avec lesquelles nous espérons bien fêter la réunion des Rois qui aura lieu à l'A.D.I.R. 241, boulevard Saint-Germain, le dimanche 22 janvier 1989 à 16 heures.

Il fut remanié le 9 novembre, compta 17 membres, et l'Assemblée constituante fut créée. Au nombre de ses premières dispositions se trouve le vote des femmes. Le Gouvernement provisoire de la République française était né.

La première campagne de Russie figure au programme. L'escadrille Normandie y joua un rôle important. Le général Risso, qui y fut mécanicien, nous raconte comment le commandant Pouyade, venu d'Indochine, la créa avec 14 pilotes. L'entraînement fut rapide, les premiers combats victorieux, mais les pertes lourdes. Ils participèrent à la bataille d'Orel sur deux types d'avions : Yak 1 ; puis Yak 9. Avec des cartes rédigées en russe, ils allaient détruire les postes de D.C.A. pour permettre aux bombardiers d'aller plus loin. A Smolensk, l'escadrille, devenue Normandie-Niemen, était exsangue.

En ce qui concerne la Corse, elle aussi au programme, le problème a été l'unification entre l'armée de Vichy et les unités de la France libre. M. Couve de Murville nous dit que la reconquête sur l'armée allemande a résolu la question. Les deux parties se sont retrouvées au combat. Le général Juin en a pris le commandement. Le ravitaillement - forcément américain - a joué son rôle.

L'après-midi a été spécialement consacré à la Résistance intérieure. M. Léo Hamon, qui préside cette séance considère que l'année 1943 est une époque charnière, à la fois essai laborieux d'organisation et veillée d'armes.

Il rappelle que les organisateurs de ce colloque n'ont pas voulu procéder à une revue complète des événements de l'année, mais ont préféré demander leur témoignage personnel à certains résistants.

M. Jean-Marie d'Hoop voit l'année 1943 comme celle de l'expansion, de la recherche de l'unité et du face-à-face avec l'ennemi.

La création du S.T.O. n'est pas la cause unique de l'expansion de la Résistance. En effet, s'il y a eu un grand nombre de réfractaires, ils n'ont pas été forcément résistants. Un dixième seulement ont composé l'effectif des maquis. Mais la Résistance va se trouver obligée de répondre à des problèmes matériels accrus (logement, ravitaillement, etc.) et de fabriquer plus de faux papiers.

La recherche de l'unité a été laborieuse. La résistance est par définition quelque chose d'individuel, mais des mouvements comme *Combat*, *Franc-Tireur* et *Libération*, déjà structurés en zone Sud, vont se fédérer dans les M.U.R., et parallèlement il y a une unification des actions paramilitaires sous la direction du général Delestraint qui jouit de la confiance totale du général de Gaulle.

En zone Nord, l'unification est plus difficile et exige la venue de la mission Passy-Brossolette. Un premier regroupement se fait entre les principaux mouvements de Résistance de zone Nord, des représentants des syndicats ou des partis politiques avec les M.U.R., dans le C.N.R. sous la présidence de Jean Moulin d'abord, puis après son arrestation, de Georges Bidault.

Enfin, face à l'ennemi, il faut rappeler que celui-là était double : l'ennemi intérieur, la Milice et les collaborateurs, et l'ennemi extérieur, l'armée allemande.

M. Jean-Pierre Lévy apporte son témoignage sur la création des M.U.R., sur le partage des responsabilités : à Henri Frenay la

responsabilité militaire, à D'Astier de la Vigerie la politique et à Jean-Pierre Lévy l'information. Il parle de la circulaire du Comité directeur le 1^{er} avril 1943, sur la constitution des maquis, de la formation du C.N.R. et de celle du Mouvement de Libération nationale où seront réunis quelques grands mouvements de zone Nord comme Défense de la France.

M. Guillin parle de l'Armée secrète et de l'action du général Delestraint, de l'organisation des maquis avec G. Rebattet-Cheval et de la formation de leurs cadres avec Robert Sarrazac.

Dominique Pagel fait un court historique du Service national des maquis dont elle a été un des membres, tel qu'elle l'a vécu. Les auditeurs sont frappés par l'authenticité de ce témoignage. Elle a rappelé que l'objet du S.N.M. fut de "transformer en combattants" ceux des réfractaires du S.T.O. qui voulaient se battre. Elle a évoqué, entre autres, les personnalités de Michel Brault, Georges Rebattet, André Bronen-Savereau et Robert Sarrazac-Soulage comme chefs et symboles de l'activité de ses services.

Le général Lécuyer expose l'action de l'Organisation de Résistance de l'Armée (O.R.A.) notamment dans la région R2 (région de Marseille) et nous parle des parachutages dans le Vaucluse.

Puis ce sont les hommages extrêmement émouvants à Bertie Albrecht et à Danielle Casanova, rendus par Yvette Farnoux et Marie-Claude Vaillant-Couturier, amies des deux héroïnes de la Résistance. Il est impossible de les résumer. Nous les publierons dans un prochain *Voix et Visages*.

Pierre Le Rolland fait un bref exposé sur les *Volksgerichtshof*, tribunaux du Peuple créés en Allemagne par décret (16-12-41) qui fonctionneront jusqu'en janvier 1943. Devant eux beaucoup de résistants français seront condamnés à mort.

M. Nonnenmacher nous parle des incorporés de force dans les départements annexés par l'Allemagne. Ils furent recrutés, les "malgré nous", pour le front russe sous la menace de l'envoi en déportation de leur famille et de la saisie de leurs biens. Il rappelle que le français était interdit dans le pays.

M. Claudius Petit raconte ce qu'il a vécu à Franc-Tireur et dans les M.U.R., notamment le choix de la direction du C.N.R., après l'arrestation de Jean Moulin, entre Georges Bidault et Albert Bayet.

La séance se termine par une présentation de l'ouvrage de la Documentation française *Images de la France de Vichy* et par une allocution de M. Daniel Mayer, rappelant la prise de position de la S.F.I.O. et - avec beaucoup d'esprit - la difficulté de faire concorder les expériences vécues par les uns et les autres dans la Résistance.

Distinctions

Notre camarade Marcelle Couderc, de Billom, a été élevée au rang d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Notre déléguée pour les Pyrénées-Atlantiques, Madeleine Nicolas-Lugand s'est vu conférer la médaille d'honneur régionale, départementale et communale par le préfet du département M. Desmet. Toutes nos félicitations.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Amélie, petite-fille de notre camarade Arlette Thanguy, fille du D^r et de M^{me} Patrick Thanguy, le 3 septembre 1988.

DÉCÈS

Notre camarade Madeleine Coutard a perdu sa sœur, M^{me} Berrier, en septembre 1988.

Notre camarade Angèle Deplantay, de Redon, est décédée le 14 novembre 1988.

Notre camarade Nelly Hottinguer, de Paris, est décédée le 13 novembre 1988.

Notre camarade Mercedes Laisney, d'Alençon, est décédée le 12 septembre 1988.

Notre camarade Léonie Meysembourg, déléguée de l'A.D.I.R. pour la Moselle, est décédée le 15 octobre 1988.

Notre camarade Bichette Rémy, d'Annemasse, est décédée le 13 novembre 1988.

Notre camarade Angèle Pipet, de Clermont-Ferrand, est décédée en août 1988.

Notre camarade Thérèse Tartièrre, de Besse-en-Chandesse, est décédée.

Notre camarade Haïdi Hautval, de Groslay, est décédée le 12 octobre 1988.

Notre camarade Lucienne Deliou-Landry, de Bois-Colombes, est décédée le 30 novembre.

Tout va très bien

A la fin d'une longue allocution relatée dans un des derniers Patriote résistant, Louis Terrenoire a raconté cette émouvante anecdote :

"Il y a huit jours, à mon courrier, il y avait une lettre recommandée et expédiée par avion qui avait été postée en Union soviétique. Elle m'était adressée par mon ancien camarade de déportation, Simon Pivovarov. Il avait appartenu au Kommando extérieur de Dachau, situé à Kottern, Kommando jumelé à celui de Kempten qui a été le mien. A la suite de quelque infraction au code des S.S. - infraction glorieuse à nos yeux - il avait été transféré à la *Straflager* de Dachau, alors qu'il était déjà très affaibli. Atteint d'une pneumonie très grave, il eut droit au Revier, mais trop tard pour ne pas perdre aussitôt connaissance et tenu pour mort. Ayant étudié le français avant la guerre, il avait souvent fredonné le refrain d'une chansonnette populaire : « *Tout va très bien, Madame la Marquise...* ». Toujours sans connaissance et déjà marqué des signes conventionnels « pour qu'il s'envole par la cheminée » (*Schornsteinfliegen*), selon la formule sadique et méprisante de nos bourreaux, il fut aligné à côté des cadavres qui allaient être dirigés vers les fours crématoires. Soudain, un reste de souffle lui revint et, dans son délire, il se mit à marmonner : « *Tout va très bien..., etc.* ». Par bonheur, un médecin français du Revier remarqua ce cadavre, dont les lèvres bougeaient, il le retira aussitôt de ceux qu'on s'apprêtait à déposer sur la charette du crématorium. Maintenant, après 43 ans écoulés, il a pu m'écrire en toute facilité, car le camarade Simon Pivovarov voudrait retrouver le médecin qui l'a sauvé in extremis. « *C'est grâce à lui, m'écrit-il, que je suis devenu un ami éternel du peuple français.* »

Louis Terrenoire a-t-il retrouvé ce médecin ?

Le D^r Haïdi Hautval 1906-1988



"Du moment que vous les défendez, vous partagerez leur sort !"

A trois reprises, en 1942 et en 1943, Haïdi Hautval eut l'occasion, au péril de sa vie, de dire à des autorités allemandes que "les juifs étaient des gens comme les autres".

Ce fut d'abord sur le quai d'une gare de la ligne de démarcation où Haïdi s'était fait prendre en avril 1942. Les Allemands maltrai- taient une famille juive. Haïdi intervint calmement et dit en allemand, avec son bon accent alsacien :

- Mais laissez-les donc tranquille !
- Vous ne voyez donc pas que ce sont des juifs ? dit l'Allemand.
- Et alors ? Ce sont des gens comme les autres. Laissez-les.

Haïdi fut conduite à la prison de Bourges. En juin, une femme juive est jetée dans sa cellule. Avec horreur, Haïdi découvre qu'elle porte une étoile jaune. Aussitôt, elle s'en confectionne une en papier.

Des confrères étaient intervenus pour la faire libérer. Elle est conduite à la Gestapo. "Retirez ce que vous avez dit au sujet des juifs, et vous serez libérée."

- Mais comment dire autre chose ? Les juifs sont bien des gens comme les autres.
- Alors, vous les défendez ? Vous partagerez leur sort."

Après plusieurs mois dans les camps d'internement des familles israélites à Pithiviers et Beaune-la-Rolande, où elle assiste, impuissante, à des scènes déchirantes, Haïdi Hautval fut déportée à Auschwitz - non pas par Drancy avec un transport de juifs, mais par Romainville, avec le transport du 24 janvier 1943 : 230 femmes, la plupart "politiques".

Il n'y eut pas de sélection à l'arrivée. On les fit marcher jusqu'à l'entrée du camp des femmes d'Auschwitz-Birkenau, dans le décor livide que vous imaginez. Soudain, de la tête de la colonne, une *Marseillaise* éclate. Ce geste de défi restera célèbre dans les archives d'Auschwitz.

Deux mois et demi après leur arrivée, 160 des leurs sont déjà mortes. Haïdi, pour sa part, a attrapé, à la suite de piqûres de puces, des ulcères nécrosants de la jambe, compliqués d'erysipèle. "Ceux-ci s'étaient améliorés mais non guéris quand surgit un jour le médecin-chef SS, le Dr Wirths, écrit Haïdi Hautval en 1946 dans ses souvenirs. Il me demande à brûle-pourpoint si je voulais faire de la gynécologie."

De quoi s'agit-il ? Il ne l'explique pas mais dit seulement que c'est très pressé et qu'il faut partir tout de suite.

- Où ?
- A Auschwitz. Mais il ne précise pas s'il s'agit du Block 10. Méfiance. Cependant, j'ai envie de

savoir ce qu'ils y font, de voir ce dont ils sont capables. Et s'ils me demandent d'être leur complice ? Mais mes plaies me serviront à ce moment-là de prétexte pour m'y soustraire. Le jeu est dangereux, je le sais. Il faut se décider...

Dans la voiture qui nous emmène, se trouvent plusieurs autres détenues. Toutes, elles sont juives. Quelques-unes savent qu'elles vont au Block 10 servir de sujets d'expériences. Mais dans la situation désespérante où elles se trouvent, qu'importe ! L'enfant a été gazé, les parents assassinés - alors ça ou autre chose... Croupir dans la saleté, dans la misère, attendre la mort debout dans le gel et la boue, dans les marécages ou échouer dans l'antichambre de la chambre à gaz - alors, n'est-ce pas, ce qui vous attend au Block 10 peut être considéré comme une aubaine.

On arrive, il n'y a pas de doute, cette baraque au milieu du camp des hommes ne peut être que le Block 10.

Nous sommes en mars 1943. Le Block que nous occupons est à un étage. Les fenêtres sont fermées par des planches disposées obliquement de façon à ne laisser passer la lumière que par le haut...

Le Block contient jusqu'à 500 "cobayes" toutes juives, de nationalités diverses : Françaises, Grecques, Belges, Hollandaises, Slovaques et quelques Allemandes. En général, elles nous arrivent directement de leur pays d'origine - un peu inquiètes bien sûr - mais si loin de soupçonner ce qui se passe ici ! Elles sont encore pleines d'illusions, d'incompréhension concernant la véritable situation et d'exigences plus ou moins anachroniques. Oui, à la gare il y a eu un tri opéré par les médecins SS eux-mêmes : les femmes mariées d'un côté, les jeunes filles d'un autre. Les femmes âgées, les mères avec leurs enfants for-



Auschwitz, le Block 10 (à gauche)

ment un troisième groupe : "Ils ont eu la délicatesse de faire monter ce dernier dans des camions pour que ces femmes et ces enfants ne se fatiguent pas davantage après le rude voyage qu'ils viennent de subir". Aucun soupçon de la réalité. Peu à peu, leurs yeux se dessillent...

Peu après leur entrée au Block, elles sont inscrites sur des listes différentes selon les expériences auxquelles elles doivent servir. Ces messieurs se font de la concurrence, plusieurs, quelquefois, convoitant les mêmes détenues. Puis c'est l'attente. L'atmosphère est indicible d'angoisse et de peur. Il y a des jours de panique où de simples examens préliminaires, tels que prises de sang pour une réaction de Bordet-Wassermann (dépi- stage de la syphilis), piqûres au lobule de l'oreille pour détermination du groupe sanguin déclenchent des crises de nerfs et de pleurs. (...)

La première expérience semble être la stérilisation par introduction dans l'utérus d'un liquide caustique destiné à provoquer l'obstruction des

trompes. Elle est pratiquée par le P^r Clauberg, un civil, petit homme chauve, coiffé d'un chapeau tyrolien et chaussé de bottes. La stérilisation se fait en général en une à trois étapes selon le résultat obtenu.

L'intervalle entre ces dernières est de un à plusieurs mois. L'opération est suivie de contrôles radiologiques pour juger de la réussite de la méthode. Les aides sont des "infirmières" qui n'ont de la profession que le nom et sont choisies parmi les détenues. Clauberg par la suite se fit aider par des SS, le D^r Gebel et l'infirmier Binning. Le "professeur" apporte à chaque séance sa petite fiole de produit toxique dans sa serviette et veille jalousement sur elle. Toutes les tentatives pour découvrir la nature exacte du produit sont vaines...

L'effet immédiat des injections est variable. Pour beaucoup de femmes, elles sont l'occasion de souffrances atroces. Il y eut des poussées de température avec des signes évidents d'inflammation des organes. Celles qui doivent se soumettre à ces opérations sont nombreuses. Certaines infirmières mêmes ont été choisies parmi les premières victimes. Elles espèrent tellement que leurs fonctions actuelles les dispensent de s'y prêter une deuxième, une troisième fois ! Mais un jour arrive pour elles l'ordre formel de s'y soumettre. Que faire ? J'ouvre rapidement des ampoules de protosil (sulfamide de couleur rouge) et en éparpille le contenu sur des serviettes hygiéniques, les femmes indisposées étant dispensées de l'opération durant la durée de leurs règles. Le "professeur" s'y laisse prendre, au moins en apparence... mais la fois prochaine ?

Et pourtant le "professeur" a du succès. Il sait s'y prendre. Ses cobayes ont certains avantages. Elles restent plus longtemps au Block. Les autres une fois l'expérience terminée, sont renvoyées au camp de Birkenau où elles sont soumises à un travail qui les anéantit en peu de temps. Birkenau ! On leur a parlé de cet enfer, elles en connaissent toutes les horreurs. Alors il est naturel que tout leur paraisse préférable à cela...

Le "professeur" n'a pas l'intention de limiter ses expériences au Block 10. Il compte emmener toutes ses victimes dans sa clinique privée à quelques kilomètres d'Auschwitz. Les détenues ne se rendent pas compte qu'elles y seront complètement à sa merci. La plupart d'entre elles sont incapables de voir au-delà de l'avantage immédiat : quitter le camp. Et pourtant que de craintes n'ont-elles pas toutes éprouvées. L'incertitude de ce en quoi consistent exactement ces expériences, les récits de celles qui les ont déjà subies avec les interprétations et déformations inévitables créent une atmosphère indicible d'inquiétude. Une des versions qui circulent parmi elles est qu'il s'agit de fécondation artificielle. Quelle horreur ! A quelle monstre vont-elles donner naissance ? C'est presque un soulagement d'apprendre qu'il ne s'agit "que d'essais de stérilisation"...

Une des expériences les plus lamentables est la stérilisation au moyen de rayons X de toutes jeunes filles âgées de 16 à 18 ans. Ce sont des Grecques, pour la plupart, de frères créatures dont les souffrances révoltent. Ces expériences sont faites par le D^r Schumann,* homme de forte carrure à la face brute.

Les séances de rayons X ne se font pas au Block 10 même, mais au camp des femmes à

* Haïdi devait revoir le D^r Schumann à Ravensbrück, où il vint stériliser, dans des conditions atroces, une centaine de petites gitanes au début de 1945.

Birkenau où se trouvent les appareils nécessaires. Chaque fois, les petites reviennent le soir dans un état effrayant avec des symptômes de péritonite. Elles vomissent, se plaignent de douleurs abdominales atroces. Nombreuses sont celles qui doivent s'alliter durant des semaines et même des mois, présentant longtemps encore des troubles digestifs, vomissements, intolérance aux aliments, celles atteintes de brûlures fort étendues, dues aux rayons et nécessitant des pansements continus...

Le cycle de leurs épreuves n'est pas terminé. Quelque temps après cette première phase, pour en contrôler le résultat on procède à l'ablation de l'un des ovaires, soit par laparotomie médiane, soit par incision sus-pubienne horizontale — ceci pour montrer la diversité des capacités de l'opérateur — et quoique cette manière de faire offre plus de danger de suppuration. Les premières opérations révèlent que ce sont surtout les intestins qui ont été atteints par les rayons. S'apercevant de son erreur, Schumann procède à des irradiations plus basses. Il y a des décès, diverses complications, des aggravations de tuberculose pulmonaire faite d'examen préalable, des pleurésies, des suppurations interminables.

Après quelques semaines, on enlève le deuxième ovaire. Les opérations se font à une allure de plus en plus accélérée jusqu'à 10 en deux heures. Les pièces enlevées, brûlées par les rayons, placées dans un liquide contenant du formol sont emportées par Schumann et l'on n'en entend plus parler.

Les expériences du D^r Wirths, elles, semblaient tout d'abord n'avoir pour but que d'éprouver une nouvelle méthode pour déceler le cancer de l'utérus. L'initiateur est non le D^r Wirths, mais son frère, se disant gynécologue. Un Germain aux yeux gris-bleu caressants et romantiques. La première séance à peine commencée, Wirths me dit qu'il me faudra également seconder le "professeur Clauberger" dans ses travaux. Je suis troublée, car voilà une chose à laquelle je ne veux pas participer. Dès son départ, son frère devant sans doute remarquer ma réticence, me demande quelle est mon opinion sur la stérilisation. L'occasion est unique. A question directe réponse directe. Je dis : "J'y suis absolument opposée."

Etonnement feint ou réel de ce qu'un médecin puisse être l'adversaire d'une méthode de sélection assurant une sauvegarde de la race. Je réponds que ceci était fort discutable et menait à des abus. La discussion s'élargit, et on parle des juifs. Je ne puis m'empêcher de lui dire que personne n'avait le droit de disposer ainsi de la vie des gens. Nous abordons même la question concernant l'Alsace. Quelles qu'en soient les conséquences, j'éprouve une satisfaction profonde d'avoir eu l'occasion de dire ce que je pense et ce qui me bouleverse. De toute façon, l'effet immédiat est bénéfique. On ne me parle plus d'aider le "professeur".

L'initiation continue. Dans les cas douteux, il faut agir comme s'il s'agissait de cas avérés. Si l'examen est positif (réaction positive à l'acide acétique), il faut procéder à une amputation circonscrite du museau de tanche et reformer l'ouverture. Les pièces enlevées sont envoyées à un laboratoire de Munich. L'examen au microscope doit dit-on prouver qu'un stade pré-cancéreux présente en réalité déjà des altérations cancéreuses.

A première vue, cette expérience pourrait paraître relativement inoffensive. Un dépistage précoce du cancer pourrait être bénéfique mais par la suite il s'avère que pour être plus subtile, elle égale les autres expériences en arbitraire et en mépris total du respect des êtres humains :

- Tout d'abord, l'examen kolposcopique est assez

capricieux et ne donne pas les mêmes résultats lors d'examen successifs. L'ordre est donné d'opérer tous les cas douteux, donc même ceux qui sont probablement négatifs.

- Obligation de procéder à une amputation du museau de tanche alors qu'une simple excision de la partie atteinte suffirait.

- Il n'est nullement question de soigner les "malades" opérées.

- Le résultat de l'analyse n'est jamais communiqué.

Ma conviction est faite. Je ne puis plus me prêter à l'exécution de leurs ordres. Prenant prétexte de mes ulcères de jambe non guéris encore, j'en fais part au D^r Wirths qui acquiesce sans commentaire. Le D^r Samuel, détenu juif allemand, est nommé au Block 10. On lui donne un laissez-passer lui permettant de sortir du camp sans être accompagné et d'avoir aussi souvent qu'il le désire des entrevues avec le Standortarzt D^r Wirths et ainsi lui rapporter ce qui se passe au Block 10.

Mes rapports avec le D^r Samuel deviennent de plus en plus tendus. Il est chargé de plusieurs espèces d'opérations, mais malgré mon refus de l'aider, il veut m'enrôler de force à faire au moins les narcoses.

Je prend peur et me laisse entraîner à faire une ou deux anesthésies, mais refuse ensuite de continuer. Je veux trouver un moyen d'arranger le conflit diplomatiquement, mais c'est trop tard, le D^r Samuel m'a déjà dénoncée au D^r Wirths.

Interrogatoire de celui-ci :

- Est-ce vrai que vous avez refusé d'aider aux opérations et de faire les narcoses ?

- Oui.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est contraire à mes convictions.

Mais le D^r Samuel a aussi dénoncé Sylvia, "infirmière" slovaque brutale, très insolente aussi vis-à-vis de nous, médecins.

- Avez-vous à vous plaindre de Sylvia ?

- Sylvia est jeune et...

- Avez-vous oui ou non à vous plaindre d'elle ?

- Non.

- Ne voyez-vous donc pas que ces gens (les juifs) sont tout différents de vous ?

Je ne puis m'empêcher de répondre que dans ce camp bien des gens sont différents de moi, par exemple lui-même.

A ma grande stupéfaction, le D^r Wirths ne réagit pas malgré la présence de témoins, hiérarchiquement ses inférieurs.

Le plus étonnant de tout ceci est qu'après leur avoir rendu tous les services qu'ils avaient exigés de lui, c'est le D^r Samuel qui a été fusillé. Pour quelle raison exactement ?

Le D^r Samuel était dominé par la peur et le désir de "leur" plaire. Il en transpirait. En tant que juif, sa situation était plus dangereuse que la mienne. De plus, on disait que sa fille se trouvait au camp. Sans doute se disait-il qu'en obéissant aveuglement aux maîtres, il pouvait peut-être la sauver.

Peu après la dénonciation du D^r Samuel, je fus renvoyée au camp de Birkenau. On me conseilla de me cacher pendant un certain temps. En conséquence, je ne fus pas affectée à un Block en tant que médecin.

Un soir à 22 heures, Orly (détenue communiste chef du Revier) me fit appeler. Elle me dit qu'une Schreiberin (secrétaire de la section politique (Gestapo) de l'administration centrale SS) était venue l'avertir que le lendemain je devais être retransférée au Block 10 où devaient avoir lieu des

exécutions. Orly ajouta : "Il faut que tu cèdes en ce qui concerne les expériences." Je répondis que ce n'était pas possible. « Alors ne t'occupe de rien » me dit-elle en me donnant un somnifère. Et rien ne se produisit. Le lendemain personne ne vint me chercher. Par la suite, je repris mes fonctions à Birkenau.

Orly ne m'a pas donné d'explications sur la manière dont elle avait "arrangé" l'affaire. Et si quelqu'un d'autre, à ma place, avait été amenée au Block 10 et exécutée à ma place ? Je ne lui posai donc pas de question.

Pendant très longtemps, je n'ai parlé à personne des incidents de ce soir-là, car je ne comprenais pas ce qui s'était passé. Les médecins SS sévissaient-ils à retardement ? S'étaient-ils déchargés sur l'administration centrale de cette corvée ? Si oui, ils ne pouvaient ignorer que je me trouvais toujours au camp. Alors ?

Ce n'est que de nombreuses années plus tard que j'en eus l'explication : Hermann Langbein m'apprit que le D^r Samuel avait eu non seulement ses entrées libres auprès du Standortarzt D^r Wirths, mais qu'il en avait été de même pour la section politique de l'administration centrale. Œuvre de délation du D^r Samuel ? Probablement. Œuvre à laquelle s'étaient sans doute opposés les médecins du Revier, ayant pendant longtemps refusé toute immixtion des autorités centrales dans les affaires du Revier.

Le D^r Haïdi Hautval, qui vient de mourir subitement dans sa petite maison de Groslay, près de Paris, était la fille d'un pasteur protestant de Guebwiller. Mais elle ne faisait jamais de sermon. Calmement, elle agissait — après avoir réfléchi. Elle considérait que certaines valeurs premières (comme elle disait) valeurs qui faisaient l'honneur de notre civilisation devaient être sauvegardées, fût-ce au prix d'en mourir. Sa rigueur lui valut, tant à Auschwitz qu'à Ravensbrück, où elle fut transférée en août 1944 avec les survivantes du transport du 24 janvier 1943, le respect et l'admiration définitive que l'on voue aux héros.

Anise Postel-Vinay

La R.A.F. n'a rien oublié

Le message suivant a été traduit en français, en hollandais, en polonais, en grec, en italien, en danois et en norvégien et envoyé à tous ceux qui aidèrent la Royal Escaping Society pendant la guerre :

J'aimerais dire à tous ceux qui nous ont porté secours et dont le nombre diminue avec les années que ce ne sont pas seulement ceux qu'ils ont recueillis, nourris et dont ils ont assuré le retour au Royaume-Uni qui leur sont reconnaissants. En août 1941, j'ai accompli la première de mes 75 missions de bombardement et en mai 1945 la dernière. A chaque opération — et je suis sûr d'exprimer la pensée de la majorité de mes camarades — j'ai été rassuré par le sentiment qu'au-dessous de moi, dans l'obscurité, il y avait des gens d'un courage incroyable, prêts à affronter la mort, ou bien pire, pour me tirer d'affaire si j'étais descendu. La conviction d'être sauvé si la catastrophe survenait et que je doive essayer de revenir à toujours été un énorme stimulant moral pendant toutes ces années de guerre.

Merci, merci, merci à vous tous vaillants sauveteurs. Je vous le dis d'autant plus sincèrement que, par chance, je n'ai jamais eu à faire appel à votre aide tout en en bénéficiant.

Je me suis évadé d'Auschwitz, par Rudolf Vrba

Celles d'entre vous qui ont vu le film *Shoah* ont pu faire connaissance d'un solide gaillard, souriant et quelque peu ironique, interviewé par Claude Lanzmann au sujet d'Auschwitz : c'était Rudolf Vrba, qui vit actuellement au Canada. Rudolf Vrba était un jeune juif slovaque de 17 ans qui tentait de fuir par la Hongrie pour aller se battre aux côtés des Alliés lorsqu'il fut arrêté. Il connut d'abord le camp de Lublin-Majdanek, puis Auschwitz où il arriva en avril 1942. Il vit mourir la plupart des camarades de son transport, puis des centaines, des milliers d'autres. Il reçut 47 coups de matraque d'un S.S., mais fut sauvé de la fulgurante infection qui s'ensuivit par des camarades médecins qui l'opérèrent. Il travailla sept mois sur la sinistre "rampe" de Birkenau. De toutes les décimations qu'il traversa, il resta toujours — par chance, par rapidité de réaction, par combativité naturelle — parmi la poignée des survivants. Lucide devant l'infâme entreprise de dégradation humaine qui assiégeait les survivants en sursis, il luttait pour ne pas se laisser gagner. Il repérait les îlots de solidarité et de dignité humaine qui se maintenaient contre vents et marées dans le camp et il s'efforçait de s'y intégrer. Il songeait sans répit à s'évader, notant dans sa tête les faits, les chiffres, les lieux qu'il fallait faire connaître à l'extérieur. Ses camarades n'étaient pas trop décidés à faciliter son évasion : il était trop jeune, le monde extérieur ne le croirait pas.

Il agirait donc seul, avec un camarade de son choix, un autre jeune juif de la même petite ville de Slovaquie que lui, Fred Wetzel. Après une observation méthodique des raisons des échecs d'autres évasions tentées avant eux, ils réussirent l'exploit de franchir les deux chaînes de miradors et d'échapper aux recherches lancées dans toute la zone du camp. Ils gagnèrent la frontière slovaque, à 120 kilomètres d'Auschwitz, et réussirent à la franchir grâce à l'aide, à deux reprises, de pauvres familles polonaises à la porte desquelles ils avaient frappé au hasard.

Ils eurent tôt fait de joindre ce qui restait de l'organisation juive de Slovaquie et dictèrent un long rapport sur l'état du camp d'Auschwitz au moment de leur évasion

L'A.D.I.R. était présente...

- aux Invalides ; le 20 septembre 1988 à la cérémonie en mémoire d'Henri Frenay...

- au Mont-Valérien, le 2 novembre, au Mémorial de la France combattante, et à la messe qui a suivi à l'église Saint-Roch...

- aux cérémonies du 9 novembre, date du 18^e anniversaire de la mort du général de Gaulle : pèlerinage, le matin à Colombey-les-deux-Eglises et le soir messe célébrée en l'église Saint-Louis des Invalides...

- place du Trocadéro le 10 novembre et à l'Arc de Triomphe le 11 novembre en hommage au Soldat inconnu, en présence du prince et de la princesse de Galles...

- au Mont-Valérien le 13 novembre pour honorer la mémoire de tous les combattants sans uniforme morts pour la France.

(avril 1944) à des responsables juifs visiblement incrédules. Vrba et Wetzel avaient assisté à Auschwitz à l'extension de Birkenau en prévision des arrivées massives de juifs hongrois. Ils supplièrent les Slovaques de prévenir les Hongrois : leur déportation était imminente, ils avaient encore le temps d'organiser leur défense, de se battre comme l'avaient fait les juifs du ghetto de Varsovie. Les Slovaques transmirent donc le rapport. Hélas ! Le responsable, respecté de tous, de l'organisation hongroise Dr Kastner crut habile de montrer le rapport des deux évadés à Eichmann et s'imagina qu'il allait discuter avec lui... Dès la fin d'avril, les premiers trains juifs hongrois roulaient vers Auschwitz. Tous les records de massacres furent battus : les chambres à gaz de Birkenau engloutirent en

mai 1944 jusqu'à 12 000 êtres humains par jour.

Le rapport de Vrba et de Wetzel parvint en Suisse, en Angleterre et aux États-Unis en juillet. Il y eut quelques remous et le régent Horthy réussit à interrompre les déportations qui avaient déjà fait 400 000 victimes sur le million de juifs hongrois désignés. Horthy fut arrêté (avec deux de ses fils, semble-t-il), et interné pour un temps à Ravensbrück, dans un petit pavillon isolé, avant d'être transféré ailleurs.

Le récit de Rudolf Vrba est d'une qualité exceptionnelle. On retrouve, vécus par un jeune, robuste et toujours prêt à se battre, les faits les plus atroces du camp d'Auschwitz. On aime qu'il ait traversé ces années épouvantables sans se laisser dévier des valeurs simples attachées à la dignité humaine. Livre revigorant, livre passionnant ; à lire et à faire lire.

A. P.-V.

* Paru à Londres en 1963. Traduit de l'anglais aux Éditions Ramsay en 1988. 400 pages. 120 F.

IN MEMORIAM

Gabrielle Remy

Notre camarade Gabrielle Remy (dite Bichette) nous a quittées le 3 novembre 1988 à Ambilly (Haute-Savoie) après une longue et douloureuse maladie, courageusement supportée.

Les 27 000 du Kommando de Hanovre la connaissaient toutes. C'était une figure souriante et toujours à l'écoute des autres, et malgré sa maladie son moral n'a jamais failli. Elle était croyante. Lorsqu'elle a senti venir la mort, elle a elle-même demandé l'extrême-onction et disait à celles qui y assistaient : "Si vous m'aimez, vous demanderez à Dieu de venir me chercher très vite, car je souffre trop."

Elle s'est éteinte huit jours après.

Jeannette Cilia

Andrée Gibault

Le 2 septembre dernier, nous avons la douleur de conduire notre compagne Andrée Gibault au petit cimetière d'Olivet. Cette issue fatale mettait fin aux longues souffrances de notre amie.

Andrée, aux côtés de son mari, résistant du groupe "Vengeance", fut arrêtée le 31 juillet 1944 dans leur propriété de Sologne. Quelques parachutages y avaient eu lieu.

La prison d'Orléans, Romainville préfacèrent le départ du dernier convoi quittant Paris pour Ravensbrück, celui des 57 000. De nombreuses Orléannaises devaient devenir ses compagnes de misère.

En Kommando à Torgau, à Abteroda, puis à Markleberg de longs mois, Andrée se retrouve dans la débâcle allemande en avril 1945. Avec son amie Geneviève Matthieu, elles parviennent à quitter la colonne et assurent leur propre libération.

Retrouvant sa famille et son charmant Olivet, Andrée, si douce, toujours souriante, fut de toutes nos réunions. Elle a parcouru le

monde, souvent entre deux opérations, voulant saisir en de lointains voyages le meilleur de la vie... mais la maladie longue, cruelle, sans atteindre son moral ni son courage, faisait son chemin inexorablement.

Lui rendant visite début juillet, avec Lucienne Mallet et Suzanne Bérault, j'ai profondément ressenti que la lutte devenait inégale et qu'Andrée en avait bien conscience. Je garde au cœur ce lent *Au revoir* de la main sur le seuil de sa maison et son sourire cachant sa détresse. Tu nous laisses, ma chère Andrée, un bel exemple de douceur, d'amitié et de courage tranquille. Puisse ton souvenir nous aider toujours.

Yvette Kohler

En hommage à Bertie Albrecht



Voici le monument élevé Square du Bataillon du Pacifique (dans le XII^e arrondissement de Paris) à la mémoire de Bertie Albrecht. Cette belle sculpture réalisée en marbre blanc et en bronze, a été inaugurée le 28 octobre 1988.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le jeudi 9 mars 1989 à 14 h 30

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur)

En 1989, l'Assemblée Générale se tiendra sur deux journées les jeudi 9 et vendredi 10 mars puisque l'année 1989 ne comportera pas de réunion interrégionale. Le programme de ces deux journées sera le suivant :

Jeudi 9 mars

9 h 30 - Réunion des déléguées, 241, boulevard Saint-Germain, puis déjeuner à la Maison des Polytechniciens.

14 h 30 - Assemblée Générale, 6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur).

18 h 30 - Ravivage de la Flamme à l'Arc-de-Triomphe.

19 h 15 - Réception à la Maison des Polytechniciens, les transports seront assurés par des autobus parisiens.

Vendredi 10 mars

9 h 30 - Visite du château de Vincennes.

12 h 45 - Déjeuner au Parc Floral attenant au château.

Le transport sera assuré par des autobus au départ à 9 heures du 241, boulevard Saint-Germain et retour à l'issue du déjeuner.

Le prix de la réception à la Maison des Polytechniciens, du déjeuner, et du transport vous sera donné dans notre prochain numéro.

ELECTIONS

Les membres sortants cette année sont :
M^{mes} Come, Farnoux, Rameil, de Renty, Robin, Tillion.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1988 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. Paris 5.266-06 D.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

Vincennes, château des Rois



Ils n'y résidèrent pas tous. Au début, ce n'était d'ailleurs qu'un pavillon dans un rendez-vous de chasse, au sein d'une immense forêt d'où l'on extrayait sans retenue du bois de construction ou de chauffage.

C'est Philippe-Auguste qui sauva le Bois, le développa et l'entoura, en 1183, d'épaisses murailles. Son petit-fils, Louis IX, y séjourna souvent. Il agrandit la demeure et fit construire une chapelle, qu'on appela Sainte Chapelle quand le roi y déposa la Couronne d'Epines qu'il alla ensuite porter, pieds nus, à Notre-Dame de Paris.

Il y vivait simplement. S'il n'y rendait pas vraiment la justice, il aimait à se promener dans le Bois, s'asseyait sous un chêne et recevait tous ceux qui voulaient lui parler. Il quitta Vincennes pour la huitième croisade et trouva la mort à Tunis.

Philippe le Hardi, son fils, améliora encore le manoir et se maria en secondes noces dans la Sainte Chapelle. Philippe le Bel y vécut aussi, tout comme Louis X le Hutin. Chacun embellit l'édifice. Philippe de Valois, qui adorait les fêtes, en fit un véritable château. Il commença la construction du Donjon, que Charles V devait terminer et qui abrita les appartements royaux.

Le château était devenu une forteresse, avec une tour de garde et six guetteurs. Des nobles construisirent des manoirs à l'intérieur des murailles, et le domaine prit l'aspect d'une ville. Le mur d'enceinte, surélevé, fut coupé de grosses tours carrées. Une autre chapelle, placée sous le vocable de Saint-Michel commença à remplacer la première.

Les malheurs commencèrent avec Charles VI. On sait qu'il était atteint de démence par moments. La rivalité des Armagnacs et des Bourguignons, l'anarchie, la misère, la mort du roi firent que la France fut livrée aux Anglais par sa veuve.

Vincennes avait été dévastée. Le roi d'Angleterre Henri V s'y installa, entreprit de remeubler le château et de reconstituer le Bois, mais il mourut deux ans plus tard. Le trône revint à Charles VII qui, nous le savons, reconquit son royaume avec l'aide de Jeanne d'Arc. Il répara les dégâts causés au domaine.

Louis XI y résida peu, préférant Plessis-les-Tours, et son fils Charles VIII ne l'aima pas davantage. Louis XII y vécut sans rien y changer. François I^{er} s'y installa avec sa cour, fit terminer la chapelle par Philibert Delorme, mais, attiré par les châteaux de la Loire et Fontainebleau, finit par abandonner Vincennes. Henri II lui préféra Saint-Germain-en-Laye. Charles IX y séjourna régulièrement et mourut dans le donjon. Henri III y donna des fêtes splendides, mais les guerres de religion se rallumèrent, la Ligue fit le siège du château, et le roi fut assassiné.

C'est Henri IV, puis Marie de Médicis, qui restaurèrent le domaine. Après la mort du roi, la régente fit construire un nouveau pavillon, entouré de jardins, et deux belles galeries. Louis XIII y passa sa jeunesse et y chassa souvent.

C'est à cette époque que le donjon devint prison d'Etat, où l'on mettait les nobles sur lettre de cachet. Beaucoup furent emprisonnés par Louis XIII. Louis XIV termina les travaux mais s'intéressa davantage à Versailles qu'il avait fait construire. Le Régent s'ennuyait à Vincennes, Louis XV n'y fit qu'un court séjour, Louis XVI refusa d'y vivre et de le restaurer. Pour raison d'économie l'esplanade

tomba dans le domaine public et la prison d'Etat fut supprimée.

La Révolution ne s'attaqua pas au château. Il fut bien question de le démolir en 1791 mais La Fayette le sauva et, à partir de ce moment l'armée l'occupa. On sait que le Duc d'Enghien, enlevé par Bonaparte en 1804, y fut emprisonné et fusillé. Napoléon accentua encore le caractère militaire de Vincennes, qui, sous le commandement du général Daumesnil, devint le premier arsenal de l'Empire.

Louis XVIII commença par exhumer les restes du duc d'Enghien et les placer dans un tombeau au chœur de la chapelle royale. Il conserva les ateliers, entrepôts et dépôts d'armes créés par Napoléon.

Ce n'était plus un domaine royal, mais un fort — qui résista aux Allemands en 1814. Les révolutions de 1830 et de 1848 y amenèrent de nouveaux prisonniers. Plus tard, en 1871, des officiers et des soldats seront fusillés dans les fossés par la Commune.

Napoléon III préféra résider aux Tuileries. Les présidents de la III^e République, eux, s'installèrent au Palais de l'Elysée, considérant Vincennes comme la propriété de l'Armée. La guerre de 1914-1918 n'y apporta aucun changement.

Il fallut attendre 1931 pour que l'Armée l'évacue. Sa restauration fut commencée en 1934. Remilitarisée en 1939 pour abriter le Q.G. du général Gamelin, il fut occupé en 1940 par les Allemands, qui y interrogèrent et torturèrent des résistants, et, le 20 août, y fusillèrent 30 otages. Avant de s'en aller, ils saccagèrent les pavillons royaux.

Aujourd'hui, grâce à l'inspecteur des Monuments historiques, M. Trouvelot, le château de Vincennes a presque retrouvé son visage d'origine. Le donjon a été réaménagé, la chapelle royale restaurée. Reste à démolir d'anciennes casernes. Le Bois, lui aussi a été remis en état.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N^o d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6